

Très cher Paul,

Je me trouvais depuis le 1<sup>er</sup> mars 1943 à Malines quand, début septembre, je t'aperçus dans le flot des arrivants !

Quelques mots échangés et je ne te retrouvais qu'à Fürstengrube, destination du kommando formé avec les survivants de la sélection massive à notre arrivée à Birkenau le 22 septembre.

Bien sûr, comme moi, tu as connu l'horreur de ces wagons plombés, les soubresauts et arrêts, mais tu as connu aussi ces rêves soudains de liberté comme à Breslau. Le train était en arrêt toute une nuit (j'étais alors à hauteur de l'unique lucarne), sur le quai d'en face, les gens d'un cirque nous proposaient de nous accueillir si nous parvenions à nous évader.

Rêve certes, mais dont il me faut encore et toujours remercier les auteurs.

À Auschwitz-Birkenau, la descente aux enfers à coups de crosses, la cohue, les cris, les bagnards, les coups de bâton, images de l'esclavage des Hébreux en Égypte, celle de la Haggadah de papa, le monde ubuesque de nos corps mis à nu, rires énervés aux premières têtes tondues, rabrouer ceux qui nous démoralisent, douches, vêtements, chaussures à la « débrouille-toi ».

Bref, nous nous retrouvons dans ce commando de Fürstengrube, à 30 km au nord d'Auschwitz, dans un complexe charbonnier et industriel, dirigé par l'I.G. Farben-Industries à laquelle les S.S. vendaient notre force de travail.

Tout ceci nous ne l'avons appris que plus tard. Comment un plébéien concentrationnaire pouvait-il en savoir plus ! Nous ignorions jusqu'aux dates. Tout n'était que rumeurs dans cet univers de deux hectares dont nous élevâmes nous-mêmes – maçons ou pas –, sous les injures et les coups, le mur qui devait nous enserrer à jamais.

L'entrée ? Un portail unique surmonté d'un **glück auf !** (le salut des mineurs allemands) ainsi que du panneau désormais tragiquement célèbre, **arbeit macht frei** (« le travail rend libre »).

Cynisme et dérision, alors que, jour après jour, épuisés par les travaux et les coups, nos camarades de misère mouraient ou étaient « sélectionnés » pour les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau, trois équipes de détenus häftlinge, pour la plupart Juifs, se relayaient.

À la sortie de nos galeries, dans les longs couloirs de la mine, toujours la même question des sortants aux arrivants de l'équipe de relai : « wie iz die zuppe haynt ? » (Comment est la soupe aujourd'hui ?)

Si la réponse était « gedechte » (épaisse), on se réjouissait.

Il fallut bien se débrouiller afin de s'intégrer à cet univers ! Et c'est là, cher Paul, qu'à trois, toi, le Uhrmacher, feu Harry Gold, le Buchbinder et moi le Reinemacher, nous pûmes prendre sur notre sommeil pour travailler et améliorer ainsi quelque peu notre quotidien.

En outre, Jean-Claude Isaac, fils de Jules Isaac, devint décorateur du camp et Maurice Kubowitski, architecte, tous deux nous aidaient bien souvent.

Toi, tu m'appelais gamin, car je n'avais pas ta maturité politique, tu me conseillais et m'évitas de commettre les pires gaffes et tu m'évitas la mort certaine.

La dernière fois que nous nous sommes vus (en septembre 2004 à Malines), nous avons évoqué ces pendants et la visite d'une délégation de la Croix Rouge qui nous mobilisa une journée entière sur la Place d'appel et coûta la vie à des dizaines de camarades.

Comme moi, tu as compris que notre Kapellmeister nous a appris à résister en chantant et en composant ce chant, substitut du chant traditionnel des mineurs allemands, que les S.S. acceptèrent et imposèrent en dépit des paroles :

Salut ! Salut ! Nous sommes les mineurs de fond.  
Nous descendons et remontons en ascenseur et ramenons un riche butin.  
Le charbon fournira lumière, chaleur et benzine.  
Quand le travail nous aura libérés,  
nous retournerons à la maison.  
Quand le travail nous aura libérés,  
nous retournerons à la maison.

Chanté à l'entrée du camp, harassés par le travail, il nous fallait regarder les faces rougeaudes et rigolardes des SS qui nous comptaient et recomptaient...

Et le 17 janvier 1945, à la veille de l'évacuation, sur ordre des S.S. de tous les camps de Haute-Silésie, nous nous séparâmes. Toi, me conseillant de rester, et moi, partant et subissant les marches et les trains de la mort.

À Bruxelles, tu m'offris la montre promise si on en réchappait.

J'ai repris mes études scientifiques interrompues par le numerus clausus.  
Toi, grâce à ton infatigable action et à tes cahiers trimestriels de renommée mondiale, tu as sauvé, perpétué et approfondi la mémoire des camps et de tous les génocides.  
Moi, de mon côté, dès mon retour, j'ai continué à témoigner publiquement et j'ai obtenu grâce à ton appui une dalle judéo-espagnole à Birkenau.

Comme toi, je lutte contre cet autre racisme qu'est l'antigermanisme béat et contre ce mythe de notre silence. En 1963, enseignant l'espagnol à l'école normale israélite orientale, son directeur, Emmanuel Levinas, osa m'interdire de parler d'Auschwitz à mes élèves, ce que, indigné bien sûr, je refusai.

Cher Paul, tu n'auras pas lutté en vain !  
Tu es et resteras pour toujours cet ami que nous pleurons tous aujourd'hui.

Haïm Vidal SÉPHIHA